

nos intérêts temporels aussi bien que spirituels, et qui a fait de nous une des plus saines et des plus vigoureuses nations de la terre au physique comme au moral.

J. C. CHAPAIS.

NOS ECOLES D'AGRICULTURE.

Nous publions aujourd'hui sous forme d'article de journal, ou de brochure, un rapport sur les écoles d'agriculture qui sera probablement soumis à la législature de Québec, dans l'espoir de faire étudier cette matière importante avant la réunion des chambres.

Nous serons heureux d'avoir sur cette question d'un intérêt général, l'aide de la presse provinciale, afin d'en saisir le plus tôt possible l'opinion publique.

A L'HONORABLE M. J. J. ROSS

COMMISSAIRE DE L'AGRICULTURE, etc., etc.

AVANT-PROPOS.

Chargé, depuis 1869, de la direction de divers journaux d'agriculture, etc., l'auteur a eu, plus que tout autre peut-être en cette province, la mission et l'occasion d'étudier les besoins les plus pressants de notre agriculture. Déjà, à plusieurs reprises, il a déclaré que le plus urgent est un bon enseignement agricole, donné pour la jeunesse, dans des écoles d'agriculture bien dirigées et, pour la génération qui travaille, dans la fondation de cercles agricoles, soutenus par le bon vouloir du clergé et instruits par l'observation, la lecture de bons journaux d'agriculture et les conférences agricoles données par des praticiens éclairés.

L'auteur croit avoir démontré à l'évidence, dans le journal d'agriculture illustré et ailleurs : 1. Que nos terres ne donnent plus que du quart au tiers de ce qu'elles produisaient autrefois ; 2. Que, cependant, l'épuisement du sol n'est encore que superficiel ; 3. Qu'il est comparativement facile de ramener la fertilité du sol à sa richesse primitive, tout en enrichissant le cultivateur ; 4. Que la production agricole annuelle dans notre province dépasse, sans aucun doute, l'énorme somme de soixante-dix millions de piastres ; 5. Qu'il est très possible de doubler, tripler et même quadrupler ces revenus annuels, au grand profit de nos cultivateurs, et du Canada tout entier ; 6. Que la colonisation dans notre province ne saurait être prospère tant que nos cultivateurs suivront, comme c'est général aujourd'hui, un système complet d'épuisement et de ruine dans leurs cultures. En effet, il est impossible d'être bon colon si l'on ne sait que ruiner la terre et, par conséquent, ruiner le patrimoine de ses enfants.

Si ces avancés sont certains, comme l'auteur l'affirme solennellement sous sa responsabilité personnelle, il est urgent, pour tous les hommes bien pensants dans cette province, d'étudier sans plus de retard le grand problème national de l'amélioration de notre agriculture, et de l'enseignement agricole.

NOS ECOLES D'AGRICULTURE.

Monsieur le premier ministre.—J'ai visité, en juillet dernier, les écoles provinciales d'agriculture de Sainte-Anne Lapocatière, de L'Assomption et de Richmond. J'ai également visité les établissements agricoles des RR. PP. Trappistes, à Oka (Deux Montagnes), et des RR. PP. Marianites, à Notre-Dame de Montfort (Wentworth, Argenteuil). Enfin,

à Sorel, j'ai vu, avec un grand intérêt, les cultures attachées au *Lincoln College* et dirigées avec beaucoup de succès par le rédacteur de notre journal d'agriculture anglais, M. A. R. Jenner Fust.

SAINTE-ANNE ET L'ASSOMPTION, DE 1873 A 1884.

En 1873, j'avais fait un examen minutieux des écoles d'agriculture de Sainte-Anne et de l'Assomption. J'ai trouvé cette année un progrès marqué dans les cultures de l'Assomption, bien qu'elles laissent encore à désirer. Lors de l'ouverture de cette école, les terres y attachées,—comme la chose est malheureusement trop générale dans notre province,—étaient couvertes de mauvaises herbes et très appauvries. Aujourd'hui les cultures sont nettes et assez satisfaisantes. Les troupeaux sont aussi beaucoup meilleurs qu'en 1873. En somme, je ne saurais trop louer les efforts persévérants faits par M. Marsan, le professeur d'agriculture et directeur des travaux, malgré les nombreuses difficultés qu'il a dû rencontrer, depuis la fondation de cette école jusqu'ici.

En 1873, l'école de Sainte-Anne existait déjà depuis plusieurs années et j'avais alors remarqué, dans les cultures de l'école, une amélioration notable sur celles des environs.

Le directeur actuel des travaux, M. Roy, est un praticien habile qui aime évidemment l'agriculture. Il paraît avoir grandement à cœur de mettre la ferme attachée à l'école sur le meilleur pied possible. Les blés m'ont paru excellents, les légumes bien réussis et d'une étendue considérable, vu les habitudes du pays ; les pâturages étaient bons et les menus grains promettaient une bonne récolte. Le jardin est très grand et riche. Les bestiaux sont en bon état de production. J'ai particulièrement remarqué les veaux, qui sont superbes, bien que nourris avec la plus stricte économie.

En somme, la pratique dans ces deux écoles est en bonne voie. De fait, avec un peu plus d'encouragement, ces cultures pourraient devenir tout à fait modèles, et les directeurs actuels des travaux me paraissent en mesure d'atteindre ce but du moment qu'on leur en donnera les moyens, et quelques garanties pour l'avenir.

LES ÉLÈVES.

Malheureusement, quant au nombre et au choix des élèves, je regrette de constater que ces deux écoles n'ont guère progressé depuis onze ans. Encore aujourd'hui, ceux qui fréquentent les écoles de l'Assomption et de Sainte-Anne sont tous nourris et instruits gratuitement par l'État. Ce sont presque des enfants, dont une partie assez notable ne semble guère appelée à l'état agricole. Ce fait est anormal et mérite toute votre attention.

On ne saurait prétendre que notre population ne veut pas du tout de l'enseignement agricole, puisque, l'an dernier, des centaines d'aspirants se pressaient pour obtenir leur entrée à l'école-ferme industrielle de Rougemont. Il faut donc attribuer l'éloignement des élèves dans les écoles de Sainte-Anne et de l'Assomption au peu d'encouragement public donné aux élèves de la part des autorités en agriculture, et au fait que l'existence de ces écoles a été menacée constamment depuis leur fondation. On comprend que le public agricole ne saurait avoir confiance dans des institutions qu'il est toujours question d'abolir pour les remplacer par d'autres.

RICHMOND.

J'ai visité l'école de Richmond pour la première fois l'hiver dernier ; j'y suis retourné récemment et j'ai visité toutes les parties de cette exploitation : les vieilles terres, les terres neuves, les défrichements et la forêt. Malgré toutes les difficultés par lesquelles cette école est passée, c'est